

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

[337. Paris, Dimanche 5 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

[338. Paris, Lundi 6 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

Ce document relation :

[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) 

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[341. Paris, Vendredi 10 avril 1840, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)  *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN

(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitJe reviens à votre colère. Je suis très perplexe. J'ai envie d'être content et fâché, de vous remercier et de m plaindre

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
375/70-71

Information générales

LangueFrançais

Cote905-906, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription337. Londres Mardi 7 avril 1840

10 heures

Je reviens à votre colère. Je suis très perplexe. J'ai envie d'être content et fâché, de vous remercier et de me plaindre. C'est bien tendre, mais bien injuste. Comment ? parce que dans mon ignorance fort naturelle sur trente dîners, j'en aurai accepté un à tort. Londres m'a déjà gâté, je suis descendu dans votre opinion, Dieu sait si je ne reviendrai pas à Paris un mauvais sujet ! Non. Dieu ne le sait pas et bien certainement il ne le croit pas ; il n'est pas si pressé que vous de mal penser de moi. Tenez, je me fâcherais si vous n'aviez pas mis à côté de cela des paroles excellentes, charmantes. Mais, je vous en prie gardez-moi avec la même sollicitude, sans me croire si facile à la chute. Je vous dirai nullement pour l'intérêt de la comparaison, mais pour celui de la vérité que Sully était un fort mauvais sujet, fort grossièrement mauvais sujet et que si les Miss Harriet Wilson de son temps avaient fait des mémoires, il y aurait figuré.

J'ai été hier soir chez les Berry. Ceci est convenable, j'espère. Je ne les avais pas trouvées l'autre jour et elles m'avaient écrit une lettre désolée. Il y a toujours quelques personnes. Elles partent, le 1er mai pour la campagne Richmond où elles m'ont fait promettre d'aller dîner. Je veux y aller une fois tout seul, et voir votre maison. Bourqueney est parti ce matin, par la Tamise. Il va lentement et ne sera guère à Paris que vendredi. Il ira vous voir d'1à 2. Il est très intelligent et très sûr. On l'aime ici. Je ne sais pas encore comment je le remplacerai par interim. Peut-être par Casimir Périer. Peut-être simplement par Philippe de Chabot qui est ici, bien établi dans la société et qui me plaît.

4 heures et demie□

J'attendais ce qui m'est arrivé ce matin, le 337 et je l'attendais tel qu'il est bien bon, bien tendre et plus dans le vrai que le 336. Oui, vous aviez raison au fond, très raison, mais pas dans la mesure. Vous voyez dans la chose plus de mal et en moi plus de tort qu'il n'y en avait. Car je n'ai eu moi, que le tort de ne pas savoir. J'aurais dû vous dire cette invitation. J'ai toujours tort quand j'oublie de vous dire quelque chose. Mais au nom de dieu et pour moi, pour mon repos et mon bonheur ne vous laissez pas aller jamais, jamais au désespoir de votre imagination. Vous avez des paroles qui me font horreur et terreur.

Et je sais dans quel état vous êtes quand ces paroles là, viennent sur vos lèvres; je vous y ai vue. Vous me devez, oui vous me devez deux choses plus de confiance et

moins de tristesse. Vous me devez qu'à côté de vos alarmes se place toujours une certaine sécurité, à côté de vos peines un certain baume doux et fortifiant. Je ne prétends pas vous faire rien oublier ; je ne prétends pas bannir toute crainte de votre âme si ébranlée. Mais je vous aime trop vous le savez trop bien, et vous devez me trop bien connaître pour que le doute et le désespoir entrassent jamais dans votre cœur. C'est là ce qui me désole, c'est là ce qui m'offense. Que vous ayiez de bien mauvais de bien amers moments hélas, je ne puis l'empêcher et de loin bien moins encore. Mais que ma pensée, était toujours là ; appelez la comme vous m'appelleriez. Dearest je ne vous dis rien, rien en ce moment de ce que je voudrais vous dire. Mais si vous saviez comme mon cœur est plein de vous et quelle place vous tenez dans ma vie ! Voici mes engagements du moment; ils sont peu nombreux, à cause des vacances de Pâques qui suspendent tout. Je ne vois que des gens qui vont partir pour la campagne. Aujourd'hui, la Duchesse de Sutherland. Demain, Lord Clarendon. Jeudi, M. Hallam. Samedi, à déjeuner M. Senior, membre des Communes avec l'archevêque de Dublin. Dîner, chez l'évêque de Londres, Dimanche, dîner chez Ellice. Il n'y a dans tout cela, ce me semble rien que de très orthodoxe. Ellice ne part que le 15.

J'ai le mercredi 15 chez moi un dîner savant les lords Landsdowne, Aberdeen, Northampton, Mahon, MM. Macalllay, Hallam, Milman, Reeves, Sir Robert Inglis, Sir Francis Palgrave, Sir Henry Ellis, le poète Rogers, MM. Senior, Milnes. Je rends les politesses littéraires.

Soyez tranquille sur mes réceptions du matin. Très peu. J'ai reçu M. Sidney Smith, d'abord parce que je lui croyais un peu d'importance dans le monde, ensuite à cause de Lady Holland qui m'en avait beaucoup parlé. Mais mon instinct m'avait dit de lui ce que vous me dites. Rien ne me plaît moins que les prêtres bouffons. Je vais à la Chambre des Communes, pour la première fois. C'est la Chine. Adieu jusqu'à demain. Oui jusqu'à demain sans interruption.

Mercredi 9 heures□

En entrant dans la Chambre des Communes, j'ai été saisi charmé, presque imposé par cette extrême simplicité ce grand parloir, ces murs de chêne ce plafond de chêne, ces bancs de chêne, rien absolument rien que des hommes discutant entre eux les affaires de leur pays et les discutant depuis des siècles ; le pouvoir et le temps pour toute grandeur ! De ces deux mots gouvernement représentatif, on dirait que nous avons pris la représentation et les Anglais le gouvernement. J'ai écouté. Mes oreilles n'ont pas été aussi frappées que mes yeux. Entre nous, bien entre nous, ce que j'ai entendu est très médiocre, long, sec, froid, commun. Je suis sorti à 7 heures et demie pour aller dîner à Stafford house, avec ce Dr. Arnold qui avait fait 80 milles le matin pour venir dîner avec moi, et qui les refait aujourd'hui pour retourner chez lui. Il m'a paru un homme fort instruit et d'un esprit européen. Je suis retourné aux Communes à 10 heures et demie. J'avais manqué M. Macaulay qui a bien parlé. Ses amis, s'en félicitaient beaucoup. Il avait besoin d'un succès. Il l'a eu.

J'irai encore aujourd'hui. J'espère entendre Lord Palmerston et Sir Robert Peel. J'ai écouté bien plus attentivement que personne. On écoute bien peu. Et Lord John Russell, qui dînait à Stafford house, prétend que depuis longtemps, il n'avait pas vu la Chambre si attentive.

2 heures□

Merci du 338. Jamais trop long. Et si au lieu de me parler de tout, vous ne me parliez que de vous, je le dirais encore bien plus fort. Dites-moi donc tout vous.

Toujours le 1er juin, n'est-ce pas ? C'est bien convenu. Je ne comprends pas comment à 1 heure, vous n'aviez pas ma lettre. Elle vous sera certainement venue dans la journée. Je suis tenté de croire que vous avez raison sur le dîner donné d'emblée aux Cambridge. Je n'ai pas encore diné chez eux. C'était l'avis de Bourqueney. Décidément je n'accepterai ou

ne donnerai aucun dîner, sans votre exequatur. M. de Brünnow est venu chez moi hier. Je lui rendrai bientôt sa visite. Il est vrai qu'on se moque un peu de lui. C'est un subalterne. Il se confond avec moi en politesses.

Il se remue beaucoup, et gauchement. Neumann est préoccupé des Affaires de Naples. Mais on croit que le Roi cèdera. Il n'y aura plus d'affaire. Il est bien vrai que le Roi avait promis l'abolition du monopole. Les Italiens en conviennent. Mais des intéressés dans le monopole ont intéressé le confesseur du Roi, qui lui dit à son pénitent qu'il ne pouvait en conscience abolir le monopole sans donner à la compagnie une indemnité. L'avarice et la conscience ont ainsi pris parti. De là toute la résistance.

Mad. de Talleyrand m'amuse. C'est bien elle. Mais il faut faire ces choses là tout simplement le front levé. L'embarras ne sied point à l'intérêt personnel. Il doit être brutal, sûr de son fait, froid et ironique envers ceux qui s'étonnent de ses revirements. Je vous quitte pour écrire au Duc de Broglie ; s'il parle à la chambre des Pairs, j'ai envie qu'il parle d'une certaine manière. Savez-vous la principale cause de l'embarras ici ? On a beaucoup et en ayant peu pensé. On ne sait que faire de toutes les idées, de toutes les difficultés, de toutes les faces de la question qu'on entrevoit à présent. Le siège était fait voilà mon grand adversaire. L'arrivée du Turc ranime un peu la question. Nous allons recommencer à en parler. Pourtant ce qu'il y a toujours de plus probable, c'est qu'on parlera longtemps. Je suis très convaincu de l'état des esprits en France et je travaille de mon mieux à propager ma conviction.

Adieu. Est-ce que vos pauvres sont irremplaçables ?

Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 337. Londres, Mardi 7 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/220>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 337

Date précise de la lettre Mardi 07 avril 1840

Heure 10 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024
